

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 9

Artikel: Le feuilleton : marche !... On te suivra ! : [suite]
Autor: Vallotton, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225150>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le savez bien, ce n'est qu'un accompagnement de l'auscultation ! Et cela sonne si bien, ce « 33... 33... 33... »

Faites comme mon ami Marc : depuis sa dernière grippe, il a fait de ces chiffres fatidiques un talisman ! Mentalement, il répète « 33... 33... » et se donne ainsi le temps de la réflexion. Si, décidément, on ne veut pas comprendre son silence, il susurre doucement : « 33... 33... » L'autre jeudi, sa belle l'a fait attendre un peu. Enfin, souriante, elle le rejoint et lui dit : « Dis donc, c'est bien aux douze que tu m'avais dit ? » Marc a souri, sans un mot. Heureusement, elle n'a pas entendu le fameux 33 !...

Hier encore, Marc s'est accroché bêtement au fameux Chose, celui qui a l'air de se saigner pour faire profiter tout un chacun de ses « occasions ». Celui-ci l'entreprend : « Alors, dis donc, combien m'en commandes-tu ? » Ça est parti, à haute voix, cette fois, et avec quelle ironie : « 33... 33... 33... »

Jolie petite formule, n'est-ce pas ? Toujours de bon ton, joviale et sans danger, puisque la Faculté s'en sert pour traquer les vilains microbes qui sont tapis dans votre organisme : ce 33 est leur nombre fatal : dès qu'ils l'entendent, ils se sauvent ! *St-Urbain.*

La Patrie Suisse. — Dans la « Patrie Suisse, du 28 février : les incendies de Lausanne, le raid Dubendorf-Milan de l'aviateur Farner, le concours de ski de Bretaye, les premiers matches pour le second tour du championnat suisse de football, le cross cyclo-pédestre d'Uster, le challenge café Hag. Une étude remarquablement illustrée sur les ponts et les viaducs de notre pays, une autre sur le sanatorium tessinois d'Agna, un amusant récit de voyage de Montaigne en Suisse, une nouvelle inédite de E. Rogivue complètent ce numéro.



MARCHE !... ON TE SUIVRA !

9
Debout dans une embrasure, derrière un épais rideau, Tintinet suivait du regard Foularoud qu'on emportait dans une bière mal équilibrée. Le pauvre cortège — cinq hommes, le pasteur, Bourbaki, Bélisaire, Bacchus et Tonneau — s'avavançait en rase campagne. Le cimetière les cachait... Après un moment, les cinq hommes reparurent sur la route balayée de rafales. Déjà la nuit descendait. Des corbeaux affamés volaient bas sur les terres nues.

* * *

Le besoin de la journée achevée, on fermait les volets. Humble, sans joie, la Louise s'empresait à servir la soupe chaude. Car cette Louise était une rude travailleuse. Aucun roman, aucune aventure n'avaient passé dans sa vie. Elle remplissait son devoir avec l'acharnement des âmes déçues. Sa bouche était plissée, son nez long, ses yeux vides. Mais ses soupes étaient bonnes.

Dehors, il neigeait, il pleuvait. Le vent menait sa plainte. Alors Jean et son maître venaient s'asseoir autour de la soupière fumante. C'était l'heure jolie où l'eau chante sur le feu, où la clarté de la lampe caresse les murs. Mais rien ne rapprochait les hommes en présence, intérieurement barricadés de méfiance. Ils mangeaient bruyamment, le buste ployé, les coudes sur la table, la mâchoire tendue vers les vivres, n'échangeaient que des mots rares et nécessaires.

* * *

Jamais le vent n'avait autant sifflé que cet hiver-là. La nuit, il se déchaînait, prenant les toits d'assaut, secouant le loquet des portes ; et quand il se calmait, pour un instant, des bruits étranges coupaient mystérieusement le silence. Tintinet, qui n'avait jamais eu froid, grelottait. Tintinet, qui n'avait jamais eu peur, restait sans

dormir, des heures entières, les yeux ouverts. Que voyait-il?... Du noir. Mais ce noir, pour lui, vivait, se mouvait, parlait... Et le vent, dehors, ricanait : — Houh !... Houhou... Ou plutôt distinctement : Foularoud... ouh... Deux heures, trois heures sonnaient au clocher. Tout le monde dormait... Un long gémissement troublait la nuit froide. Une fenêtre au gond rouillé, sans doute.

Obéissant à l'instinct qui pousse les êtres à se défendre, Tintinet allumait sa lampe. S'étant habillé, il tirait une clef d'un recoin connu de lui seul. Puis, assis devant un bureau d'aspect triste, il compulsait des papiers, triait des notes acquittées, recomptait des titres, surtout, ayant besoin de cela pour raffermir sa pensée, pour s'obliger à la lutte, pour fouiller son courage... Mais, bientôt, l'âme gelée, Tintinet refermait le meuble. Et puis, attendant l'aube, il s'étendait tout habillé sous son duvet où un sommeil de plomb le prenait enfin.

Pour oublier ces nuits terribles, Tintinet eut un soudain désir de société. Un soir, d'un pas rapide, il se rendit à l'auberge. L'aspect de cette salle basse, chaude, soulagea son esprit. Le père Henri, qui aimait à voir venir chez lui les gros bonnets, s'avança, cordial, le teint fleuri.

— M. Tintinet, qu'est-ce qu'il y a à votre service ?

— Un demi de rouge, du bon vieux.

Dans un coin, les habitués riaient entre eux, buvaient, fumaient. Il y a deux mois, Foularoud s'asseyait là, et riait, lui aussi, et buvait, et fumait... Le front barré d'une ride, Tintinet s'était levé... Sous la nuit, les arbres ressemblaient à des fantômes. Une force irrésistible conduisit César, par un chemin détourné, jusque près du cimetière. Par dessus la haie de sapins, passaient les grincements des couronnes de métal, secouées par un souffle... Le portail, ouvert, invitait à entrer. Mais, Tintinet, saisi de terreur, s'éloigna vivement, poursuivi par une malédiction qui sans cesse, le jour et la nuit, bourdonnait à ses oreilles, courait dans son cerveau, menait grand bruit dans son cœur : *...Jusqu'au jour où tu périras de honte... Et ça arrivera...*

Quand il fut dans sa chambre, pour voir si personne ne l'avait accompagné, Tintinet regarda sous ses meubles, puis, par la fenêtre, la route déserte. Par cette nuit d'hiver, claire et bleue, toutes choses étaient graves, silencieuses, pour mieux écouter la voix de Foularoud : *Depuis demain, tu seras malheureux... Le remords te sucera le sang...* Alors, sans lampe, tremblant de froid, de peur, Tintinet se coucha. Et il ramena les couvertures sur son visage, se bouchant les oreilles de ses gros poings pour ne plus entendre, toussant très fort pour chasser le spectre.

Dès l'aube, plein de mépris pour son corps fatigué, Tintinet travaillait, s'usait, sans s'accorder une heure d'abandon, une minute de répit, sombre, inquiet, méfiant, dur pour lui, dur pour les autres.

Et la misère noire tenait la mère Foularoud dans ses griffes. Le pasteur vint la voir. De bonnes âmes s'émurent. C'était le moment ! Tintinet dépêcha le notaire, car une fièvre le poussait à cueillir le fruit de ses peines. La veuve traça sa signature malhabile au bas d'un acte qui lui promettait six mille et sept cents francs. Elle pleura :

— Si mon homme savait que Prazbioud passe à Tintinet, il sortirait de sa tombe... Mon Dieu ! Quel tabernacle !...

Sans retard, Tintinet s'occupa de Prazbioud. Cela calma pour un temps sa pensée. Il fuma son pré... Il le clôtura... Le soleil était plus chaud. Février coiffait d'or les noisetiers. Chacun songeait aux beaux jours.

Un soir, le laitier dit à Tintinet :

— A quand la première fauchée, à Prazbioud ?... C'est du fourrage qui produit du lait, au moins... Surtout maintenant que Foularoud n'est plus là pour y verser de l'eau...

— On verra !... on verra !... répondit Tintinet dans sa moustache.

Il avait honte. Et il sortit sans regarder la cohue affairée qui, tous les soirs, s'amassait là, des vieux, des vieilles, des enfants en sabot, de gros propriétaires qui aimaient à causer de leurs bêtes sous le manteau de la cheminée noire.

Cette nuit-là, de nouveau, Tintinet entendit la voix, plus précise, plus effrayante, plus pressante : *Jusqu'au jour où tu périras de honte... Et ça arrivera...* Décidément, l'âme du mort ne désarmait pas. Elle se plaignait, exigeait, s'attaquant à l'intimité de Tintinet, descendant profond en lui, remuant, brouillant tout, piquant comme un clou, brûlant comme un charbon, et rompant le fil des pensées, et semant l'inquiétude, la crainte, la tristesse. Et Tintinet avait beau crier, brusquement : C'est bon !... On t'a assez entendu !... La voix s'obstinait de plus belle : *Et le vent te criera : assassin...*

Un soir, n'y tenant plus, Tintinet se décida brusquement à aller le trouver. Car, enfin, un mort est un mort. Un mort ne parle pas. Il est étendu sous la terre. Une pierre dit son nom, son âge, le regret des siens pour bien prouver qu'il est rayer à tout jamais du nombre des vivants. Et sur le tertre, il pleut, il neige, les lézards courent, le soleil darde, et jamais le mort ne se plaint *puisqu'il n'existe plus...* Oui, l'idée était bonne. Sur le champ du repos, devant la tombe silencieuse, indiquant à peine la forme d'un corps, Tintinet reprendrait courage et confiance. Car Foularoud était là-bas. Il n'en bougerait plus. Tout le reste n'était que folie, hallucination, tromperie de l'imagination.

Et Tintinet s'accouda sur le mur du cimetière. La lune emprisonnée derrière des nuages, que le vent poussait vite, semblait courir éperdument, voilant sa face pâle derrière les nuées. Des ourlets de neige marquaient encore la lisière des bois, mais on sentait bien, à l'air moins âpre, à la bise adoucie, que de belles choses se préparaient sous la terre.

(A suivre). *Benjamin Vallotton.*

BOURG-CINEMA-SONORE. — « Violettes Impériales », le nouveau film parlant français de Henry Roussell, passe pour la première fois en Suisse, au Bourg.

« Violettes Impériales » ressuscite dans son éclat, son charme et sa grâce oubliés, le Second Empire, et nous en fait respirer le parfum vieillot, avec une étonnante vérité de détails et une merveilleuse sûreté psychologique.

Raquel Meller, qui parle et chante, apporte sa grâce à un film que le public voudra voir ou revoir dans sa nouvelle version.

Aux côtés de la célèbre artiste qui est touchante dans le rôle de Violetta, Georges Péclot a de la prestance dans son rôle de jeune colonel, Robert Dartois de la subtilité dans celui du Duc de Morny, Emile Drain et Suzanne Bianchetti de la majesté dans ceux de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie.

Pour la rédaction
J. BRON, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE
DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC
HALDIMAND, 11